Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 39 (1910)

Heft: 4

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041213

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

APPENDICE

(Suite.)

II. Epoque de prospérité de la commune de Bel-Air.

Qui est-ce qui, dans un village, détient les destinées de la population? C'est en tout premier rang le *Prêtre*, et l'on peut dire hardiment : tel *curé*, telle *paroisse;* puis l'instituteur, appelé à faire l'instruction éducative de l'enfance, à la rendre bonne, morale, religieuse. Mauvais instituteur, jeunesse ignorante et dépravée. Viennent enfin, comme troisième facteur, les autorités locales, qui doivent seconder les efforts du Curé et de l'instituteur dans l'accomplissement de leur mission. Que ces trois facteurs travaillent de concert au bien, au progrès et au bonheur de la commune, celle-ci ne tardera pas à entrer dans une voie de grande prospérité morale, intellectuelle et matérielle; tandis qu'un seul, une seule pomme pourrie, peut devenir un germe et même un centre d'infection et de ruine pour la localité. Bel-Air va nous en donner, dans les deux cas, des exemples frappants à ce double point de vue.

1. Les curés de Bel-Air depuis 1839 à 1860.

Le dernier épanouissement de Bel-Air a lieu dans la première moitié du XIXme siècle; l'époque de décadence commence au départ d'un curé modèle, François Sérancier, originaire de la Savoie, et que l'on surnommait pour ce fait *le Mangeur de raves*, prêtre au caractère de bronze; puis à celui du régent, Joseph Walthère, pédagogue éclairé et de forte trempe, déjà pénétré des principes du P. Girard dans la tenue technique de son école.

Sérancier fit immensément de bien à Bel-Air en faisant, par une discipline de fer, naître et régner dans la paroisse une rigoureuse moralité, l'ordre, l'amour du travail et, au-

dessus de tout, la crainte de Dieu. Prêtre austère, il donnait l'exemple de la vertu : son seul tort fut d'avoir poussé la sévérité envers la jeunesse jusqu'au-delà des limites raisonnables. On avait une peur bleue du « Curé ». Quand nous autres, garçons, nous prenions nos ébats et que nous venions à l'apercevoir au loin, nous décampions, comme un vol d'oiseau devant la poudre du chasseur. Sérancier était l'ennemi juré des flâneurs de tout âge. Je me souviens que, petit garçon de 7 à 8 ans, jouant un jour d'été avec un camarade de mon âge sur la voie publique, en face de la cure, le Curé nous épiait caché derrière les noisetiers de son jardin ; tout à coup il fondit sur nous comme un oiseau de proie ; mon compagnon eut le temps de s'enfuir ; mais moi, me trouvant pris dans un grand trou creusé dans le chemin, près de la fontaine communale, je tombai dans les serres de *l'aigle noir*. « Allons, petit polisson ! me dit-il en me prenant par l'oreille, allons ! en prison ! » Et il me traîna ainsi jusqu'à sa porcherie, ouvrit la porte d'un *boëtton*, vide d'habitants, et m'enferma là une demi-heure à peu près. Quand il rouvrit la porte de ma prison, je pris la fuite comme un chevreuil affolé. Depuis cette tragique aventure, je n'allai plus flâner sur les chemins, d'autant moins encore dans le redoutable voisinage de la Cure.

Sérancier quitta subitement Bel-Air, en 1845, par suite d'un coup de tête. Il avait expressément défendu en chaire, à la jeunesse du village, de faire la *Bénichon*. Mais cette jeunesse frondeuse ne tenant aucun compte de la défense pastorale établit un pont de danse près du *Château*, et se grisa de plaisirs pendant les trois jours de la vogue. Le dimanche suivant, à l'Office, le fervent mais trop rigide prêtre annonçait à ses ouailles son prochain départ de Bel-Air ; puis, au moment de la Consécration, je lui vis verser des larmes furtives que je ne m'expliquais pas dans ma petite âme de 9 ans. Sérancier laissa sa paroisse de B. dans un état des plus prospères au moral et bien plus encore au point de vue matériel.

De *1845 à 1849*, nous eûmes, comme successeur de Sérancier, l'antipode de son caractère sévère, de sa piété et de la pureté de ses mœurs. L'arrivée de l'abbé Fridolin fut le signal d'une rapide décadence de l'esprit religieux, des mœurs et de la prospérité matérielle de la localité.

Lâche au dernier chef, il alla se cacher dans le clocher, au-dessus même des cloches, à l'approche d'une compagnie de carabiniers vaudois marchant sur Fribourg au début de la guerre du Sonderbund. Le soir, quittant son refuge aérien, et en costume civil, il filait vers une colline, Buquignoud, se cacher dans une sablière.

Au prêtre indigne, qui dévergonda la paroisse, succéda un homme d'élite, 1849-1860, unissant à la science, outre les titres d'une ancienne famille patricienne de Fribourg, une éducation distinguée et une piété à toute épreuve. C'était l'abbé Gothard, de Prangy. Il avait fait ses études théologiques à Saint-Sulpice, à Paris. D'une urbanité exquise, aux manières nobles et simples qui mettaient le plus humble laboureur à son aise, le curé Gothard aurait pu figurer dans n'importe quel salon princier : c'était l'aristocrate avec toutes ses bonnes qualités et sans aucun de ses vices. Et lui, qui avait été élevé dans le monde de la noblesse, au milieu d'une société hautement cultivée et raffinée, cet homme devait être relégué dans un petit village perdu dans les campagnes de la Broye, avec un revenu annuel de 1000 fr. à peine! Il fallait vraiment faire preuve d'une abnégation tout apostolique. La privation de jouissances intellectuelles et de toute société lettrée devait, bien plus que le manque absolu de confort matériel, lui être dure et le faire souffrir. Mais M. Gothard était pénétré de sa mission évangélique et, sachant prendre sa position du bon côté, il s'y adapta tellement qu'il y resta de longues années pour le plus grand bien de la paroisse.

D'une constitution frêle et débile, une de ces plantes délicates qui réclament des soins assidus et des ménagements spéciaux, il ne pouvait se jeter à corps perdus dans une tourmente réformatrice. Le secret de sa bienfaisante influence était tout entier dans la douceur de son caractère, dans son aménité, qui lui gagnait tous les cœurs, enfin dans son inépuisable charité et la pureté de ses mœurs.

Arrivé à Bel-Air immédiatement après les tempêtes de 1847 à 1848, M. Gothard dut s'imposer une grande réserve au début du régime radical, qui avait fait la sottise de prendre des allures jacobines et sectaires. Ainsi, de crainte de se compromettre dans ses sermons, il fit tout le premier hiver, en guise de prédications, une série de conférences,

en chaire, sur l'anatomie de l'homme, puis sur l'histoire naturelle en général. Rien de plus original que cette chaire de l'Evangile convertie en chaire académique au milieu des Offices. C'était très instructif, et beaucoup de ses auditeurs rustiques y prenaient un particulier intérêt.

Dès que l'un de ses paroissiens tombait malade, M. Gothard accourait auprès de son chevet; et comme il avait fait des études médicales à Paris, il devint de fait le double médecin de ses ouailles : celui du corps et celui de l'âme à la fois. Imitant en ceci l'illustre et divin Fénelon, il aimait à entrer dans les demeures des laboureurs, si sordides, si dégoûtantes de saleté qu'elles fussent le plus souvent; il aimait à s'entretenir avec l'homme des champs et tous les membres de sa famille; aussi, rendait-il régulièrement visite indistinctement à toutes les familles de la localité. C'était toujours une heure de fête, quand ce prêtre au corps fluet, à la figure ascétique et souriante, faisait son apparition au sein d'une famille; ses entretiens laissaient toujours après eux un doux parfum de consolation, d'encouragement et de sérénité. Fin observateur et psychologue à la fois, il saisissait toutes les occasions pour pénétrer dans l'âme du laboureur et sonder ses instincts, et il finissait par s'identifier avec lui et vivre de sa vie mentale. Il prenait un vif intérêt à assister à certains travaux champêtres, à en observer les différentes phases et la technique. Un jour, mon père et mon frère étaient occupés à abattre un chêne géant. M. Gothard y survint par hasard, dans le cours d'une promenade en zig-zag. C'était pour lui une bonne aubaine. Il étudia avec un intérêt naïf et passionné tous les préparatifs, toutes les manœuvres que nécessitait la chute du colosse, attendant avec impatience le moment psychologique. Enfin, mon père et mon frère tirant par secousses mesurées la longue corde attachée vers le sommet du chêne, celui-ci commence lentement à balancer sa racine altière jusqu'à ce qu'enfin, avec un craquement épouvantable, l'arbre vînt s'abattre sur le sol et en couvrir un immense espace de sa ramure. La joie de M. Gothard était à son comble : il riait, il criait et courait d'un côté et d'autre jusqu'à la complète défaite du géant.

J'étais son enfant de chœur attitré, son sacristain et son Benjamin tout à la fois. Souvent il m'invitait à sa table

pour me faire causer. Quand il allait bénir les granges et les fontaines, c'est moi qui l'accompagnais, portant d'une main le bassin d'eau bénite et le goupillon, et de l'autre un gros panier, dans lequel les ménagères déposaient généreusement leur tribut d'œufs après l'accomplissement de la cérémonie champêtre. Une fois, nous fîmes une si abondante moisson d'œufs, que je fus obligé d'aller vider mon panier à la cure, pour pouvoir continuer « nos bénédictions ». Ce jour-là, je fus naturellement le commensal de Monsieur le Curé, et l'on peut se figurer si nous nous sommes régalés d'une copieuse et délicieuse omelette.

Après le départ de M. Gothard, qui se retirait dans sa belle propriété de Prangy, Bel-Air fut plusieurs fois, et à de longs intervalles, desservi par des curés des paroisses voisines. (C'est sous l'un de ces desservants, qui venait de Montagny-les-Monts, que j'arrivai à Bel-Air.) Pauvre paroisse de B., que de fois elle a été veuve de pasteur. Cependant, il y eut successivement, comme curés attitrés, deux ou trois jeunes prêtres très zélés et éclairés; mais ne pouvant subsister avec le maigre revenu de la cure de B., ils n'y restèrent que trop peu de temps pour laisser après eux les traces durables de leur salutaire influence.

(A suivre.)

A BATONS ROMPUS

Notes scolaires d'un inspecteur.

...Le taux de l'amende des absences non justifiées n'est pas assez élevé. Que de fois des parents, peu soucieux de l'instruction de leurs enfants, — préfèrent payer 20 cent. pour une absence plutôt que de rétribuer un ouvrier qui leur coûterait davantage. Il va sans dire que des cas semblables ne se présentent guère dans les bonnes classes. Une fois de plus, nous nous plaisons à répéter que la régularité de la fréquentation est en relation directe avec l'amour que les élèves ont pour l'école.

...Quelques instituteurs manquent, quelquefois, de courage et d'énergie dans l'exécution du Règlement général des écoles, dans l'application correcte des programmes tracés chaque